

dans les églises de sa ville natale. A 20 ans, il obtint de l'autorité ecclésiastique la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté.¹

Il fit sa théologie à Paris, et entra dans la société de Saint-Sulpice. Ses supérieurs, connaissant ses dispositions heureuses et précoces pour la vie de missionnaire, lui proposèrent de l'envoyer au Canada ; il accepta avec joie. Il fut ordonné le 10 avril 1734, et partit, presque aussitôt pour l'Amérique. Il arriva au Canada le 6 juillet, et fut accueilli avec bienveillance par ses confrères de Saint-Sulpice à Montréal. Il avait 25 ans.

Montréal, à cette époque, n'était pas encore, tant s'en faut, cette immense et magnifique ville commerciale que nous admirons. C'était un long et étroit assemblage de maisons en bois ou en pierre, à un seul ou deux étages ; au-dessus de ces maisons s'élevaient les tours du séminaire, les clochers de trois églises, les murs de quatre convents, avec les arbres de leurs vastes jardins. On apercevait de loin, à l'extrémité est de la ville, un haut rempart en terre, couronné par une redoute sur laquelle étaient montés quelques canons. Toute la ville était entourée d'un fossé profond, et d'un mur en pierre avec bastions, capable de la protéger contre les attaques des sauvages, mais nullement de résister à la mitraille.

“ Cette ville, dit un écrivain de l'époque, n'a proprement que deux grandes rues longues. La maison des sulpiciens et celle des jésuites occupent chacune un très grand terrain. Il y a aussi le couvent des récollets, celui des hospitalières, et celui des sœurs de la Congrégation.”²

La population de Montréal était de 4,210 âmes, en 1739, et de 8,312 en 1760.³

Voici ce que Knox écrivait dans son journal, sur le compte des habitants de Montréal :

“ Ils sont vifs et enjonnés, dit-il, et beaucoup plus recherchés dans leur toilette et leurs parures, que ceux de Québec ; il semble exister une certaine émulation à ce sujet entre les habitants des deux villes. A voir le grand nombre de robes de soie, d'habits brodés, de têtes poudrées de tout âge et des deux sexes, que l'on rencontre dans la rue, du matin au soir, un étranger serait porté à croire que Montréal n'est habité que par des gens de grandes et indépendantes fortunes.”⁴

Quant aux mœurs du Canada, en général, à cette époque, voici ce qu'écrivait en 1730 la sœur Duplessis ; on sait que cette religieuse n'était nullement portée à l'exagération ; il suffit d'ailleurs de parcourir les documents de l'époque, les documents épiscopaux, en particulier, pour s'assurer de l'exactitude de sa description :

“ Nous sommes, dit-elle, dans un pays qui devient plus dur que jamais ; nous n'y voyons rien qui puisse plaire ; on n'y parle que de misère, de mauvaise foi, de calomnies, de procès, de divisions. Tout le monde se plaint, et personne ne remédie à rien. Je crois que Dieu châtie cette colonie pour les criminels qui s'y commettent, et les bons souffrent avec les méchants, les uns pour s'épurer, les autres pour faire pénitence.”

Elle ajoutait, en 1733 :

“ Nous sommes dans un siècle où je crains tout, car la corruption est à son comble ; nous

¹ *Lettres éliantes*, p. 3.

² *Mémoires sur les affaires du Canada de 1749 à 1760*.

³ Note de M. l'abbé P. Rousseau, du séminaire de Saint-Sulpice, à l'antour.

⁴ *Knox's Historical Journal*, t. II, p. 455.